

# Le Cénacle

En ces jours de martyre et de gloire où la hache  
Effaçait dans le sang l'impur crachat du lâche  
Sur les plus nobles fronts ;  
Où les rhéteurs d'Athènes et les sages de Rome  
Raillaient superbement les fils du Dieu fait homme  
Qu'égorgeaient les Nérons ;

Quelques disciples saints, les soirs, dans le Cénacle  
Se rassemblaient, et là parlaient du grand miracle,  
À genoux, peu nombreux,  
Mais unis, mais croyants, mais forts d'une foi d'ange :  
Car des langues de feu voltigeaient, chose étrange !  
Et se posaient sur eux.

Moins mauvais sont nos jours, pourtant on y blasphème,  
Et des railleurs encor lancent leur anathème  
Au dieu qui ne voit pas.  
Si le poète saint, apôtre du mystère,  
Descend, portant du ciel quelque chose à la terre :  
« Où court-il de ce pas ?

Que nous veut ce chanteur dans sa fougue insensée ? »  
Et voilà qu'un mépris fait rentrer la pensée  
Au cœur qui la cachait,  
Comme au penchant des monts l'hiver qui recommence  
Suspend l'onde lancée et la cascade immense  
Qui déjà s'épanchait.

Que faire alors ? se taire ? Oh ! non pas, mais poursuivre,  
Mais chanter, plein d'espoir en celui qui délivre,  
Et marcher son chemin ;  
Puis les soirs quelquefois, loin des moqueurs barbares,  
Entre soi converser, compter les voix trop rares  
Et se donner la main :

Et là, le fort qui croit, le faible qui chancelle,  
Le cœur qu'un feu nourrit, le cœur qu'une étincelle  
Traverse par instants ;  
L'âme qu'un rayon trouble et qu'une goutte enivre,  
Et l'œil de chérubin qui lit comme en un livre  
Aux soleils éclatants ;

Tous réunis s'entendre, et s'aimer et se dire :  
« Ne désespérons point, poètes de la lyre,  
Car le siècle est à nous. »  
Il est à vous, chantez, ô voix harmonieuses ;  
Et des humains bientôt les foules envieuses  
Tomberont à genoux.

Parmi vous un génie a grandi sous l'orage,  
Jeune et fort ; sur son front s'est imprimé l'outrage  
En éclairs radieux ;  
Mais il dépose ici son sceptre, et le repousse ;  
Sa gloire sans rayons se fait aimable et douce  
Et rit à tous les yeux.

Oh ! qu'il chante longtemps ! car son luth nous entraîne,  
Nous rallie et nous guide, et nous tiendrons l'arène  
Tant qu'il retentira ;  
Deux ou trois tours encore, aux sons de sa trompette,  
Aux éclats de sa voix, que tout un chœur répète,  
Jéricho tombera.

Et toi, frappé d'abord d'un affront trop insigne,  
Chantre des saints amours, divin et chaste cygne  
Qu'on osait rejeter,  
Oh ! ne dérobe plus ton cou blanc sous ton aile ;  
Reprends ton vol et plane à la voûte éternelle  
Sans qu'on t'ait vu monter.

Un jour plus pur va luire, et déjà c'est l'aurore ;  
Poètes, à vos luths !... Pourquoi tarder encore,  
Ô vous le plus charmant ?  
Sous quels doigts merveilleux la mélodie a-t-elle  
Ou tissus plus soyeux, ou plus riche dentelle,  
Ou plus fin diamant ?

Fuyez des longs loisirs la molle enchanteresse ;  
La gloire est là – partez – qui du regard vous presse  
Et vous convie au jour :  
Hâtez-vous ; quelle voix plus tendrement soupire,  
Et mêle dans nos yeux plus de pleurs au sourire  
Quand vous chantez l'amour ?



Ils étaient grands et bons. L'amère jalousie  
Jamais chez eux n'arma le miel de poésie  
De son grêle aiguillon,  
Et jamais dans son cours leur gloire éblouissante  
Ne brûla d'un dédain l'humble fleur pâissante,  
Le bluet du sillon. »

Charles-Augustin SAINTE-BEUVE.

Recueilli dans *Souvenirs poétiques de l'école romantique*, 1843.

[www.biblisem.net](http://www.biblisem.net)